

Stoian Stoianoff

L'hystérie comme mode de défense contre la normalité psychotique

Un mot relatif aux façons dont l'hystérique s'y prend pour effacer les complications de l'existence, et tout spécialement la fonction de la hâte... d'oublier qui l'anime, jusque et y compris son identité. Une de mes analysantes disait qu'elle était persuadée de ne pas avoir eu d'utérus alors qu'elle avait déjà enfanté à deux reprises. A la télé, récemment, une personne faisait état de l'oubli de son corps en son entier (dans lequel elle ne se reconnaissait pas, surtout lors de viols répétés dont elle a été l'objet par la soldatesque au cours de la dernière guerre), chose qui lui a été en quelque sorte suggérée, puisqu'aux femmes qui se plaignaient à leur curé des assauts trop fréquents de leurs maris la religion recommandait, il n'y a pas si longtemps de ça, de ne pas se formaliser, puisque ceci ne concernait que leur corps et non pas leur âme. En quelque sorte, chez l'hystérique, la division subjective (l'Entzweiung freudienne) est laïque et obligatoire. Notons que de temps à autre le corps prend sa revanche. L'oubli est ce que, jadis, les aliénistes préconisaient sous le nom de « pathoamnésie » dont l'instrument entre leurs mains était la sismothérapie. Il est des morceaux de vie que la mémoire range à la façon dont sont formées les boîtes de 'La Vache qui rit'. L'hystérique en analyse, aux prises avec ses trous de mémoire, s'empresse de les débarrasser, ces portions élémentaires, de leur emballage encombrant et c'est un peu ce qu'ont fait les axiomatiens de la mathématique à une certaine époque, sous le prétexte d'une économie d'écriture et donc d'une réduction de parenthèses.

BARDA (2007)

Réalisateur : Serdar Akar

Genre : Policier, Drame

Pays : États-Unis

Langue : Turc

« des amis qui aiment le film et le regarder les chiens de paille sam film pec kinpah'in l'aimerez, parce que les deux films ont le même point de départ, la violence gratuite ! aslında nedensiz şiddet diye tabir etmek zannunca yanlış, çünkü hor görülen, aşağılanan tabaka yanlış bir şekilde de olsa üst tabakadan hincını alıyor ! Nejat İşler'in 'nerde kalmıştık' repliği ve yönetmenlerin oyuncularını pataklama sahnesi beni baya bi güldürdü. la violence gratuite, en fait, je pense à mon avis, la phrase à tort, parce que le mépris commun, le film suit une mauvaise façon, même si la couche supérieure est la vengeance ! Nejat point entreprise » Où étions-nous 'cue et directeur du réchauffement de la scène les acteurs baya bi me riait » **Traduit du turc** (sur Google).

Vous me voyez très honoré par votre assistance, nourrie, et je m'incline, je courbe l'échine, vu que je travaille pour vous. C'est une responsabilité. Cette responsabilité suppose que je puisse vous connaître, ce qui individuellement serait assez prétentieux mais, du moins, avoir une approche relativement à ce qui vous intéresse, et ce jusqu'à quel point, puisque vous voilà réunis en ce lieu, lieu dont la destination universitaire ne saurait

échapper à quiconque. À cette fin, de vous connaître et donc de nous reconnaître entre nous, nous allons procéder à une sorte de petit test. En quatre parties. Ce test se trouve orienté vers les sciences et constituera une sorte d'opéra en quatre actes, puisque le séminaire de cette année est mis sous le patronage du séminaire de Lacan sur l'acte. Allons-y ! Voici une liste de trois mathématiciens, classés par ordre alphabétique : Euclide, Eudoxe, et Euler. En regard nous allons mettre trois dates, -408 à -355; -325 à -265; 1707 à 1783 ; et je me contenterai de vous demander, lequel parmi ces trois mathématiciens est le plus ancien. On y va? Qui vote pour Euclide... Qui s'abstient?



Nous venons de passer l'épreuve du classement, s'agissant ici de l'histoire des connaissances mathématiques. Eudoxe est le plus ancien et le plus méconnu du grand public. Cette épreuve ne s'est peut-être pas déroulée selon une procédure rigoureuse mais nous avons déjà une orientation. Pourquoi les mathématiques? Ça concerne la façon de travailler de Lacan. Un thème tel que l'acte étant annoncé, il semble que le discours de Lacan à propos de l'acte ait pu donner l'impression qu'il se développe un peu dans tous les sens. Afin de bien le suivre il convient par conséquent de ne pas lâcher le fil de l'algébrisation qui sous-tend sa démarche. Algébrisation de l'inconscient certes, à partir de schémas qui en développent la substance et dont la complication croissante nécessite un passage, un bond, vers un autre mode de repérage, celui qui fait appel à des espaces topologiques. Or, le maniement de ces derniers présuppose l'étape antérieure, par exemple celle de l'algébrisation du fantasme par Jacques Lacan. Ainsi, l'invention du **poinçon** \diamond en tant qu'opérateur multifonction. Il est clair que s'il se sépare en deux coquilles saint Jacques $\langle \rangle$ c'est qu'il connote ce qu'en mathématiques on nomme un scalaire.

En ce sens les trois mathématiciens que j'ai cités nous donnent déjà un aperçu des difficultés que comporte toute forme d'algébrisation, algébrisation qu'ils n'ont pas inventée eux-mêmes mais reprise aux astronomes babyloniens. L'an passé nous avons disserté sur le temps mais peu de chose a été dit en ce qui concerne la cinétique de l'acte, de l'acte analytique qui consiste pour Lacan en une double coupure pratiquée sur un sujet-surface, représenté par un volume de révolution tel que le tore. Ça suppose la composition de deux mouvements orthogonaux dont l'algébrisation est loin d'être triviale. Lacan espérait qu'une aide lui viendrait de la part de son assistance et, en 1968, paraît le premier numéro de la revue *Scilicet*, revue censée abriter ce genre de travaux. Dans son introduction à cette parution, dès la page 6, Lacan évoque la possibilité de la constitution d'un recueil du style de celui déjà existant pour la théorie des ensembles sous le nom de Bourbaki. Ce traité de la psychanalyse à venir il propose que lui soit donné le nom de : non pas de Camembert mais de **Canrobert**. Général Canrobert dont j'ai acquis, il y a fort longtemps déjà, le portrait figurant au fond d'une assiette provenant des faïenceries de Sarreguemines. D'où la destination de *Scilicet* comme revue anonyme, que Lacan reprend à la page 11, en insistant sur ce qui devrait venir compléter (outre le passage par le divan) la formation du psychanalyste. Chose à quoi est censé contribuer le présent séminaire.



La seconde étape de notre test concerne la lumière. Jacques Lacan disait son attachement au siècle des lumières. *Mehr Licht*, s'é-

criait Goethe, et il convient de mesurer la place que tenait Goethe dans les rêves de Freud, Freud qui allait jusqu'à prendre l'auteur des *Wilhelm Meisters Lehrjahre* comme modèle d'identification. Aujourd'hui, pour un certain nombre d'entre vous, il se peut qu'Illuminisme rime avec occultisme, mais il ne faut pas pour autant minimiser l'impact qu'a la métaphore de la lumière sur la subjectivité. Évidemment, il y a aussi la physique quantique qui s'intéresse aux quanta de lumière, aux grains de lumière. C'est là-dessus que va porter la seconde épreuve. Il s'agira de classer le **photon**, et donc le grain de lumière, parmi les autres constituants de la matière. À ce jour (ça peut encore changer) on distingue deux classes de ces infiniment petits, selon le **spin** qui leur est reconnu. Il y a ainsi d'un côté les **bosons** (en hommage à un certain Monsieur Bose, qui ne doit pas être confondu du Booz de la Bible que Lacan évoque à propos d'une affaire de gerbe, gerbe qui me mène tout droit à l'algèbre). Les bosons sont recensés par la **statistique de Bose-Einstein**. Leur spin est un nombre entier : 0, 1 ou 2. Ceux qui disposent d'un spin fractionnaire, du style un demi ou deux tiers, font partie des **fermions**, en hommage à Giuseppe Fermi, inventeur (avec Dirac) de leur mode de recensement. Je passe sur le fait que les BOSONS connotent un état totalement **symétrique** vis-à-vis des collusions accompagnées l'échange de particules alors que les FERMIONS connotent un état totalement **antisymétrique** vis-à-vis de l'échange de particules

Il reste à voter pour savoir quels sont parmi vous ceux qui classent le photon en B, ou en F.



Ouf. Le plus dur est fait. Ça me permet de voir s'il en est parmi vous un nombre suffisant de personnes qui grenouillent sur Internet afin de se renseigner sur ce genre de problème. Car il se trouve que dans le domaine des quanta, tout comme dans l'inconscient, les événements qui ne sont pas produits comptent.

A ce sujet Lacan fait tout un topo sur l'**entropie**, là où, par exemple, André Green, autre éminent psychanalyste, doit en passer par la théorisation de toutes sortes de phénomènes mettant en jeu la négativité.

Et puisque j'ai parlé de quanta nous allons évoquer un autre domaine où les choses peuvent être considérées comme quantifiées. Il s'agira en cette troisième épreuve de **l'éjaculation chez le mâle**. Chacun est censé savoir que c'est un phénomène physiologique qui se produit à certains moments séparés par un intervalle de temps. Rien à voir avec la lactation qui intervient en quelque sorte à jets continus. Il s'agit donc d'un savoir dont on peut se demander comment il s'acquiert. Tant du côté du phallophore que de son partenaire. Bref, il vous appartiendra de décider si la périodicité impliquée est de l'ordre A : de trois minutes ; B : de trois heures ; C : de trois jours ; D : de trois mois. Allons-y ! Qui vote pour la case A Etc., etc.



Ici la décision est conditionnée moins par une connaissance quelconque de la physiologie que par l'expérience de chacun, et peut-être aussi est-elle influencée par ses attentes. Il va de soi que nous excluons du cadre de la question le priapisme ; et corrélativement, chez la femme, l'état de mal orgastique. Il reste le cas de la spasmodophilie. Bizarrement on n'en parle plus alors qu'elle occupait jadis tout un

champ, que dis-je : un continent dans la nosographie. Il est vrai que les facultés convulsivantes d'un individu sont toujours aussi sollicitées, voire prescrites, que par le passé, sauf qu'elles ont changé de cadre. Je dirai mieux : les transes, les extases et autres échappements sont beaucoup mieux encadrés qu'autrefois, et il appartient à chacun de choisir la sorte de rêve-partie la plus appropriée à l'expression de l'affect dont il est porteur. Cet encadrement et cette spécialisation des lieux d'expression sont la première condition de ce que j'appelle la normalisation psychotique.



Dernière épreuve, qui concerne l'acte de calculer. Nous avons deux cas A et B ; dans l'un et l'autre cas nous avons une égalité problématique de fractions puisqu'une de ces deux égalités est fautive. Vous allez désigner celle qui est vraie. Voici ces deux égalités :

$$\begin{array}{cc} \text{A} & \text{B} \\ \frac{7}{21} = \frac{2}{6} & \frac{7}{39} = \frac{1}{6} \end{array}$$



On voit aussitôt pourquoi ce genre d'épreuve est nécessaire puisque Lacan présente la métaphore paternelle sous la forme de fractions présentant entre elles **non pas une égalité** mais une sorte de congruence du genre $a/b \cong b/c$ avec le même terme « b = désir de la mère » présent de chaque côté de la barre. D'autant plus nécessaire que le fonctionnement de la métaphore suppose une certaine maîtrise de cette forme d'écriture, faute de quoi il n'y a pas l'ombre de possibilité d'accord sur ce dont il s'agit avec cette métaphore. Or, si Lacan a recours à cette forme d'algébrisation, qui suppose l'inconscient structuré comme un langage logique, c'est parce que l'appréhension de la logique mathématique en tant que telle n'est pas susceptible de variations d'appréciations d'ordre individuel. Le seul point de contestation serait la mise en cause de l'application de cette logique aux faits dont s'occupe la psychanalyse.

Il reste que chaque fois qu'un recours à la mathématisation intervient dans l'enseignement de Lacan il y a lieu d'en interroger la pertinence, ou le semblant d'impertinence, encore que cette dernière puisse être en soi révélatrice de l'instance de l'inconscient.



Mon ami Jean-Louis Rinaldini a avancé ici même, une des dernières fois, une **courbe** dont il a joué à sa façon. Je lui avais fait la remarque qu'il y a courbure et courbure. Je lui dois, devant vous quelques explications.

Ma façon de travailler comprend l'exploration dans l'enseignement de Lacan de la présence, voire de la répétition de certains termes. Tel celui de **courbe** ou de **courbure**. Certains penseront que je tente de psychanalyser Lacan. Ça se conçoit. Ce labeur, car c'en est un, implique une certaine dépense d'énergie et donc un système dissipatif, chose qui dit qu'on ne peut pas à la fois avoir le beurre et l'argent du beurre. Pourrait-on parler de la courbure du beurre? Malgré ma fatigue voici un écrémage de cette sorte de recherche. Surtout gardons-nous de perdre de vue le fait que « courbe » est à la fois un signifiant et un objet.

Mon barattage de la parole lacanienne n'a de sens qu'en rapport

avec ce qui me paraît communicable. En l'occurrence c'est Rinaldini qui nous beurre la tartine en sortant de son frigo le terme de « **courbure** » dès la quatrième page de son exposé écrit (qui en compte 12 pour le moment). Et ce pour une vingtaine d'occurrences au moins dans son texte. Ce terme intervient chez lui à propos de l'effacement actuel, dans notre société occidentale, de la **différence intergénérationnelle**. À vrai dire, à le lire, je ne sais plus s'il est pour ou s'il est contre. D'autant que les avis sur ce sujet sont partagés. À partir du tissage du lien social on passe aisément au mé-tissage, et de là à la mixité sociale, et ceci se justifie, après-coup, par les positions opposées au métissage soutenues depuis toujours par les tenants des religions du livre. Sachant que chaque communauté évoque ses propres divinités exclusives, ceux qui iraient voir ailleurs seraient passibles du crime de prostitution. Puisque les prophètes de l'Ancien Testament n'ont que ce mot aux lèvres. Appartenir à une communauté confère des devoirs de solidarité, au péril de sa vie, et la transgression que constitue le mé-tissage trouve des résonances dans l'inconscient, lui-même truffé de poncifs animistes immémoriaux. L'animisme c'est d'abord la peur de tout et de rien. C'est par un saut qualitatif, à savoir par l'**intégrale** de ces peurs (ω , *summa omnium*) telle que Lacan l'évoque à propos d'Athalie, qu'on parvient à la peur de Dieu, dont chacun sait qu'elle qualifie le début de la sagesse.

Il suffit aujourd'hui d'écouter les jeunes pour s'apercevoir que pour eux les relations intergénérationnelles - et donc avec les adultes - sont taboues, voire malsaines. Sauf exceptions. Prenons une jeune femme qui a toujours été supplantée par sa mère (par sa beauté, sa prestance, son autorité etc.). Pour parvenir à lui faire la nique il lui faudra, par exemple, conquérir un homme de l'âge de son père, en mieux si possible, de façon à faire baver sa mère d'envie. Si la mère disparaît précocement (telle lady Diana) pour une raison ou une autre, alors que la petite fille est encore toute jeune, on voit que la rivalité, en tant que moteur du désir, perd de son sens. À moins qu'elle ne soit Père-versée.

Quelle que soit l'évolution des choses sur le plan sociétal c'est bien la transmission du désir qui est l'enjeu sur le plan vital, et il importe de savoir comment un psychanalyste s'en débrouille.

J'en viens donc à la notion de courbe, courber, **courbure**, chez Lacan. Ma recherche porte sur ses séminaires jusqu'à y compris 1962

Je me suis donc arrêté à mi-chemin et pourtant j'ai déjà au moins une trentaine d'occurrences à examiner et à classer. Travail de dépouillement que j'ai donc effectué pour vous.

À propos du fait de « **courber l'échine** », que j'ai évoqué lors de l'exposé de Rinaldini, et son contraire : l'**acte** émancipateur des **sœurs Papin**, il y a chez Lacan tout un développement au sujet de Sade, le situant du côté du Maître qui « ne courbe pas la tête devant l'être de Dieu ». Chose répétée en ces mêmes termes deux fois sur le cédérom, la seconde fois à la date du 20.03.1960. Serait-ce, qu'en bon logicien qu'il est, Sade aille jusqu'à réfuter l'intégrale des craintes que je viens d'évoquer?

À un autre moment, le 17.03.1957, Lacan avait proposé l'acte d'étreindre, voire d'oppression, d'emprise, qui **courbe** un des sujets devant l'autre et qui permet à l'un de prendre sur l'autre le dessus.

À côté de cet emploi éthique de l'expression « courber l'échine »,

il est tout une série d'occurrences du terme « **courbe** » chez Lacan qui se prête à des considérations d'ordre géométrique.

1° D'abord à propos du dispositif de H. Bouasse où il nous dit (07.07.1954) « Incliner le miroir de manière qu'il en donne une image réelle exactement sur le vase, en A'B' : son **centre de courbure** est en C. » Or, il est clair que ce dispositif implique des déplacements et des rotations, et donc une variation d'angles et de points de vue, dont l'algèbrisation est déjà fort complexe.

Une parenthèse est ici requise, ne serait-ce que pour préciser l'utilisation par Lacan de l'expression **centre de courbure**. Il convient de rappeler d'abord que c'est Leibnitz qui, le premier, a parlé de « courbure des courbes » en 1686 (G.W. Leibnitz, *Mathematische Schriften*, 7 vol., éd. CI Gerhardt, Berlin, 1840-90). Il existe généralement un cercle unique qui épouse localement la courbure d'une courbe, mieux que ne fait une tangente en ce point 'P' de la courbe. Ce cercle dit « osculateur », est une sorte de petite bouche qui baise la concavité de la courbe mieux qu'aucune autre. Le centre de ce cercle osculateur est dit **centre de courbure**. Qui s'écrit : $\overline{P\Omega} = \frac{1}{\gamma} \overline{N}$ où gamma (γ) est la courbure algébrique et N le rapport angulaire qui vaut $(-\sin\alpha/\cos\alpha)\alpha$ étant un paramètre angulaire, donnant l'angle entre T (le vecteur tangente) et le premier vecteur de la base fixe (vecteur des abscisses). À partir de là Leibnitz, suivi en cela par Johan Bernouilli, pourra poser les bases de la théorie des enveloppes (cf. N. Bourbaki, op.c., p. 241).

2° Ensuite, il y a le graphe du désir, tel qu'il figure aux pages 815 et suivantes des *Écrits*. Ici la ligne imaginaire, qui part du bas puis dessine une **courbe** pour redescendre, est croisée par une autre, qui se dédouble selon la dichotomie entre ligne de l'énoncé (symbolique) et ligne de l'énonciation (réelle).

3° Enfin, au sujet des figures topologiques qui pullulent tout spécialement à la séance du 11 avril 1962. Là nous sommes au royaume des courbes, toutes relatives à la figuration réciproques de la demande et du désir au sein du tore. Par ailleurs, Lacan parlait parfois de **lacet** plutôt que de courbe.

Lacet susceptible de se tordre en forme de huit (**lemniscate**), ou en double boucle, et, cerise sur le gâteau, on peut l'entrelacer d'un cercle pour former le **nœud de Whitehead**. Sans compter que le nœud en trèfle ressemble fort au *trifolium* de Descartes ou hélice tripale. Beaucoup plus tard Lacan lâchera l'expression « **courbe de Jordan** », et si vous allez voir sur Internet, à propos du « théorème de Jordan », vous verrez le genre de complication dont il s'agit.

Par ailleurs, la **théorie des anneaux de Hilbert**, sa *Ring theory*, sollicite la psychanalyse de se hisser à la hauteur du **ring** où se joue le sort de la mathématique (ou l'ontologie selon Badiou) d'aujourd'hui.

C'est donc sur ce terrain, où se situent de multiples enjeux, qu'il y a lieu de situer les tentatives de topologisation entreprises sur le tard par Lacan, et qui passent par l'assemblage entre eux d'une série d'anneaux.

Quand on voit le mal que Lacan se donne pour débrouiller tout ça, on conçoit que ce qui lui tenait à cœur c'était de théoriser sa propre pratique, celle dont aujourd'hui tout le monde se fout. Et il ne viendrait plus l'idée à personne de s'adresser, ne serait-ce que pour un

contrôle, à quelqu'un parmi ceux qui ont été, en son temps, familiers de cette pratique. Long temps, longtemps après qu'ils seront disparus on pourra éventuellement s'enquérir de leur carte chromosomique. Au cas où ils en auraient eu une. Une qui n'aurait pas été effacée par une psychanalyse lacanienne.



Voici à présent une date remarquable, c'est celle du **six juin 1956** qui nous situe dans le séminaire sur « les Psychoses ». Lacan y fait référence à une tragédie de Racine, *Athalie*, où se trouve développée la notion de **point de capiton**, essentielle à l'assimilation du concept de forclusion. Ici Lacan prend appui sur l'opposition du signifiant et du signifié, opposition qui serait, dit-il, à la base de la théorie linguistique de Ferdinand de Saussure. Ce dernier est cité un mois plus tard (27 juin 1956) à propos de l'expression : « tu es celui qui me suivra », avec ou sans un *s* à 'suivra', ce qu'il commente en ces termes :

« il y a ce 'tu' impliqué par exemple dans cet ordre au futur dont je parlais tout à l'heure, et ce 'tu' qui est une sorte d'accrochage de l'Autre dans le discours, cette façon d'accrocher l'Autre, de le situer dans cette courbe de la signification que nous représente de Saussure, qui est la parallèle de la courbe du signifiant. Ce 'tu' est cet hameçonnage de l'Autre dans l'onde de la signification. »

Évidemment, Lacan suppose que tout un chacun sait que ce : « tu es celui qui me suivra », est dans l'évangile de Marc et que ce sont là « paroles de Jésus ». Pour sortir de l'exil du péché il convient d'accrocher ses pas à ceux de Jésus. Bien plus tard, le 9 mai 1962, Lacan apportera cette précision, à savoir que :

« Les deux courbes [celles du signifiant et du signifié] s'entrecroisant en sens contraire, montrant que synchronisme - 283- n'est pas simultanéité, sont déjà indiquant dans l'ordre temporel ce que nous sommes en train d'essayer de nouer dans le champ topologique. Bref, le mouvement de succession, la cinétique signifiante, voici ce que supporte le graphe. »

Ce genre de remarque nous incite à augurer que l'hameçon dont il était question le 27 juin 1956 est évidemment celui du mystérieux 'Que vuoi' du graphe du désir. Hameçon qui, étant de l'étoffe de l'Imaginaire, ce que Lacan nomme la ligne des emplois, tend à lier la ligne de l'énonciation (le Réel) à celle de l'énoncé (le Symbolique). 'Que vuoi' dont Lacan dira que c'est le **schibboleth** du psychanalyste.

Quel est le genre d'algébrisation que requiert cet hameçonnage du poisson de la signification, et donc le point de capiton? Serait-ce la célèbre « formule de Poisson »? Or, à propos d'*Athalie*, Lacan évoque également cet accrochage et utilise le terme de « **crochet** ». Voici ce passage daté toujours du **6.6.56** :

« Et à la fin de la scène ce qui s'est passé, c'est très exactement ceci, c'est que la crainte de Dieu, avec l'aspect que nous venons de dire, le nommé **Joad** l'a passée à l'autre, et comme il faut, par le bon côté et sans douleur. Et **Abner** s'en va, tout à fait solide, avec ce mot qui fait écho à ce Dieu fidèle « en toutes ses menaces ». Il ne s'agit plus de zèle. À ce moment-là il va se joindre à la troupe fidèle. Bref, il est devenu '**lui-même**' à partir de ce moment-là, le support, le sujet enfilé sur très précisément l'**amorçe** ou l'hameçon, où va venir se **crocher** la Reine, car toute la pièce à ce moment-là est déjà jouée, est finie, c'est dans toute la mesure où Abner ne dira pas un mot des dangers véritables que court la Reine, que la Reine va se prendre à ce **crochet**, à cet **hameçon** que désormais il représente. »

En ces temps de pénurie d'algébrisation en psychanalyse Lacan aurait-il voulu évoquer discrètement la figure algébrique du « crochet de Lie », d'autant que « Lie » est présent dans *Athalie* ?



Le 18.03.1958 il est question d'un **Hamlet** qui « ne peut que se

courber » devant l'Autre, et donc devant une crainte de l'Autre. Était-ce en prévision du destin probable de ces Hamlet français, ceux auxquels on est susceptible d'épingler ce que Lacan évoquait, lorsqu'il disait que les jeunes gens de son temps attendaient qu'on vienne déboutonner leur culotte pour qu'ils se décident enfin à niquer. (Déjà le syndrome du Panda !) Jugement qui augurait de l'échec probable de leur simulacre de prise du pouvoir, dix ans plus tard, et donc en mai 1968.

Bref, Hamlet abdique sa propre volonté au profit de celle de l'Autre. Autre que, sous la forme du démon de la pudeur, Hamlet va agiter devant sa mère.

Le 08.04.1958, pour présenter le personnage d'Ophélie, Lacan fourbit le sens du mot « **courbe** » indiquant par là : la voie de la transsexuation :

« Dans l'occasion il s'agit de savoir pourquoi Shakespeare a apporté ce personnage qui paraît représenter une espèce de point extrême sur une ligne **courbe** qui va, de ses premières héroïnes filles-garçons, jusqu'à quelque chose qui va en retrouver la formule dans la suite, mais transformée sous une autre nature. »

Cette **phallisation d'Ophélie** est l'enforme du changement de sexuation nécessaire à la transmission du message de roi défunt.



Le cas du **petit Hans** nous donnera davantage de fil à détordre. Le 05.06.1957 [5,6,7] il est dit que :

« la mère, tout au long de l'observation, va aussi décrire une courbe de chute à partir d'un certain moment, qui est juste celui conditionné par l'apparition de cette fonction curieuse, de cette fonction instrumentale du dévissage. »

À concevoir la mère comme une bille lancée sur un plan incliné on voit selon quelle sorte de **courbe** s'effectuera sa chute (de cheval?). Lacan n'arrête pas de répéter que l'objet choit, et la chute de la mère réelle, en tant que dépositaire de l'objet de la frustration, aussi parabolique soit-elle, est censée déboucher sur quelque perspective nouvelle. De quelqu'un qui fait une chute en montagne on dit qu'il a dévissé. Mais ici l'enjeu, le **télos**, est différent. Il s'agit de rien de moins que de l'algébrisation de ce dévissage, qui, à tout prendre, nécessite le passage par l'écriture de **quaternions hamiltoniens**. Ainsi que j'ai pu m'en instruire dans un écrit récent (« Lacan aux Taupes, » *Bogues IV*, 2009).

Bien d'autres occurrences du signifiant *kourb*, interviennent dans l'enseignement de Lacan et nous ne suffirons pas à la tâche de dresser le répertoire des variétés de l'usage de la suite consonantique KRB, qui prévaut dans diverses langues, variétés dont la richesse peut étonner. Sachons simplement que tous les *korbeaux* ne sont pas noirs et qu'il en existe des bruns à Istamboul.



On pourrait citer pêle-mêle toutes sortes d'autres occurrences du signifiant **courbe** dans le texte de Lacan.

Notamment lorsque, le 19.01.1955, il opposera le principe de réalité au principe de plaisir. Au titre du premier il dira, par exemple :

« **l'être vivant** ne peut pas aller à la mort par n'importe quel chemin. /.../ En d'autres termes, la machine se maintient, dessine une certaine **courbe**, une certaine persistance. » À la même séance il visite le premier et le second principe de la thermodynamique, entropie comprise, puis il profère : « on connaît la **courbe** du plaisir. /.../ **Le principe du plaisir, c'est que le plaisir cesse.** »

Ailleurs (03.06.1959) [3,6,9], Lacan lit dans **la courbe de la paro-**

le : « une **projection temporelle** de ce quelque chose qui est dans l'exubérance de la pulsion à se montrer, telle que nous pouvons la retrouver au niveau naturel. »

Il oppose ici l'attente (souvent déçue chez l'homme) au comportement animal, qui se contente de constater qu'il y a eu tout au plus tromperie.

On regrettera aussi, avec Lacan (le 24.01.1961) que l'esthétique kantienne conduit à l'impossibilité d'y concevoir un espace **courbe**. Est-ce dire que l'algébrisation de l'inconscient nécessiterait l'usage d'une métrique riemannienne?

Le genre de recherche que je pratique conduit à mettre en valeur certains passages du Séminaire qui bénéficient dans la foulée d'un éclairage nouveau. Ainsi, le 09.06.1954, le terme **courbe** apparaît dans une phrase mutilée et qui n'est donc pas exploitable. En revanche, il y est question de la **gestion des émotions** dans la cure. Ça concerne la peur, la joie, le deuil etc. On sait les recommandations traditionnelles à ce sujet qui prescrivent de doser l'empathie côté psychanalyste. Après le rappel de travaux comme ceux de Balint ou d'un certain Chapman Isham, Lacan apporte une conclusion somme tout assez étonnante lorsqu'il dit :

« Freud a découvert que les émotions ne peuvent pas être déplacées, bien que sur ce point il ait été contradictoire, mais que les objets pouvaient être déplacés, substitués les uns aux autres, inversés etc. »

En réalité, ce qui est évoqué de la sorte c'est le fait de se tenir au plus près de la trajectoire de la pulsion. Visant un leurre, au sens de l'*aim* anglais, la pulsion le rate par définition pour atteindre un autre but, au sens du *goal* anglais. Notons qu'à une certaine époque, disons au temps des Grecs, alors que l'inconscient semblait se tenir à ciel ouvert, ces mêmes notions étaient déjà en usage en grec, termes (**scopos & télos**) que Lacan mentionne quelque part. Il reste qu'il y a quelque pertinence à considérer, sous cet angle, les propos d'André Green, qui disait de Lacan (sur le mode du reproche) qu'il ignorait l'affect et ne s'occupait que de l'objet. Or courir après l'affect c'est pendre l'ombre pour la proie.



Dans l'esprit de continuité qui m'anime, me voici en position d'évoquer ce qui pour moi fait énigme, à savoir un propos de Daniel Cassini, qui la dernière fois avait parlé ici même : de « vérité concrète » [en réalité il parle de « vérité pratique »].

Ne disposant pas de son texte, un vrai poème ainsi que vous avez pu l'entendre, je ne suis pas en mesure de situer cette curieuse expression dans son contexte. Ça m'est l'occasion de faire une sorte de « pas de côté ». On dira par exemple, : « Oh, Stoianoff, il est toujours en train de mariner dans son Lacan. Lui arrive-t-il, de temps en temps, de regarder ce qui se passe autour de lui ». Autrement dit : quel est son rapport à la vérité concrète, celle qui conduirait, par exemple à une création du style des **re-stos** du cœur. [Re-stos : elle est bien bonne celle-là]. La vérité concrète pourrait être aussi celle d'un démenti apporté à certaines propositions. Du style de celle qui saisit Lacan au sortir de sa rencontre avec **Artaud**. Artaud auquel il prophétisera une longue vie mais une production littéraire plutôt courte. Manque de pot, six mois après cette rencontre Artaud meurt d'un cancer. Lacan ne le savait-il pas malade? Il est à parier que son inconscient l'avait aver-

ti de ce qu'il y avait anguille sous roche et peut-être a-t-il sciemment proféré un mensonge? L'inconscient est politique.



Une façon de cultiver ma **dyslexie** consiste à pratiquer certains écarts de langage mais aussi des sauts de côté, tel celui qui me porte vers un ouvrage intitulé « Philosophie du langage (et de l'esprit) ». Depuis Foucault, l'Esprit (le *Geist*) a le vent en poupe et donc, pour une fois, laissons nous emporter. Il s'agit d'un ouvrage que nous devons à François Recanati, qui n'est pas pour moi un inconnu puisqu'il est intervenu, jadis, au séminaire de Lacan.

Sa contribution a été reprise dans *Scilicet*. En sa position de despote éclairé de la sémantique il se doit de rendre compte, de temps en temps, de ce qu'on écrit autour de lui, et ceci d'une manière telle qu'on semble comprendre, à le lire, même les théories les plus biscornues. Je résumerai son parcours dans ce livre par la formule : de la référence frégréenne à l'indexation baldusienne. Donc de Frege à Badiou, ce qui est pour moi une façon de rebarboter dans des eaux dans lesquelles j'ai déjà trempé.

N'est scientifiquement recevable aujourd'hui (ce qui est en soi un symptôme) que ce qui n'a pas plus de dix ans d'âge du point de vue de son édition. C'est une sorte d'axiome qui a pour conséquence : qu'on peut reprendre tout ce qui a pu être produit par X ou Y, antérieurement à une certaine date, sans le citer, bien évidemment. La production actuelle n'a d'autre finalité que de devenir vendable, autrement dit exploitable par le système informatique. Partant du langage on cherche à construire une encyclopédie universelle du français, ni plus ni moins. Ce à partir de divers registres qu'il s'agira de rendre compatibles. Il s'agira, ainsi, de marier sémantique référentielle et sémantique pragmatique (ou fonctionnaliste au sens du registre des emplois chez Lacan) alors que tout les oppose. Et là il n'y a personne pour suggérer à quel point l'abord de la chose par le biais de l'algébriation de la chaîne signifiante par Lacan subvertit à la fois ces deux approches. Du fait d'une prise en compte de la matérialité du signifiant et de l'abord de la vérité (concrète?) qu'il conditionne.

Il est hors de question de mettre ici en doute l'ingéniosité de tel ou tel auteur actuel parmi ceux cités dans cet ouvrage, et je sauterai allègrement par-dessus certaines étapes qui vont de la référence directe à l'internalisation des facteurs relationnels jusqu'à **l'indexalité mentale**. Je passe ainsi sur le système Mill (46-49), celui de Kaplan (p. 49-61), le critère de Prior (p. 79), la signification naturelle de Grice (p. 135), la relation de représentation de Dretske (p. 141) etc.

Ce dernier fait état d'une distinction entre une référence directe ou indirecte sans jamais citer Roman Jakobson, par exemple. Il ce trouve que ce dernier a été reçu par Lacan à son séminaire et après l'exposé de Jakobson quelques questions lui ont été posées, dont une par moi-même : sur la distinction précisément entre référence directe et indirecte, telle qu'elle est lexicalisée en bulgare, à quoi il a longuement répondu.

La question de **l'indexalité mentale** présuppose une définition ; celle de la **théorie de l'esprit**, telle qu'elle figure à la page 105 de l'ouvrage de RECANATI. La voici :

« Selon la psychologie contemporaine, l'interprétation des actions est rendue possible par une faculté spécifique, un **module cognitif** qui est propre à l'homme et se développe entre la première et la quatrième année de la vie. Ce module, parfois appelé 'théorie de l'esprit', est distinct de cet autre modu-

le (ou ensemble de modules) également propre à l'homme qu'est la faculté de langage ».

L'intéressant est de voir comment fonctionne le **module cognitif** de manière à ce que puisse se constituer un « dossier mental » (p. 225) :

« Comme on l'a vu au chapitre VII c'est parce qu'un détecteur D s'active normalement en présence d'objets de type O, et déclenche un type de comportement C approprié aux objets, que l'on peut attribuer à D la fonction d'indiquer la présence d'objet de type O. Une telle fonction indicatrice constitue le contenu représentationnel de D. de type O. »

Ma question est la suivante : quelle est la différence entre la séquence ainsi décrite et celle d'un réflexe chez le chien de Pavlov? Ainsi, D : est une *trigger-zone*, (une zone érogène pour Freud), O : le vinaigre comme stimulus inconditionnel, C : est la salivation qui s'en suit. Or, le module de Pavlov est plus riche puisqu'il comporte une suite, à savoir que par le cumul de D (qui concerne le goût) et un D' (à savoir l'oreille) - via un conditionnement - on pourra changer de *trigger zone* et substituer O' (le son d'une clochette) à O (le vinaigre). Il reste à savoir si le « contenu représentationnel » reste le même.

La comparaison avec le fonctionnement pulsionnel selon Freud s'impose également puisqu'on retrouve chez lui et la *trigger-zone* D, ainsi que O, l'objet visé au sens de l'*aim* anglais ou le *scopos* grec. À ceci près qu'il ne constitue qu'un leurre alors que la satisfaction n'intervient qu'en O', le but (ou *goal*, ou *télos*). Dans quelle mesure pourrait-on dire que la *trigger-zone* D (tant chez Pavlov que chez Freud) se souvient de sa fonction au sens d'un détecteur?

Bien entendu Recanati n'ignore rien de tout cela. Simplement il s'efforce de rendre compte fidèlement de ce qui circule aujourd'hui en psycholinguistique sous le label de la scientificité, mais au prix d'un sacrifice : celui de s'adresser à une catégorie de lecteurs qui seraient les clones de « L'Idiot du village ».



Ai-je réussi à vous embrouiller? À vous enbernouiller?

De même que dans « Le Bal atroce... » il y a lieu de lire « **albatros** », dans « enbernouiller » il y a : « Bernouilli ». À qui je faisais déjà référence dans un écrit des années 1970 selon le raccourci : « /.../ nous **berne**. **Inouï** /.../ » Il convient à présent de n'y voir qu'un effet de ma dyslexie, à moins que... [En effet Bernouilli coexiste avec un Bernoulli plus classique].

Nous serons probablement en eaux plus calmes lors de l'évocation par Lacan des cas quasi cliniques de Hamlet et du petit Hans. Mais avant il convient de souligner ceci :

LA NORMALITÉ C'EST LA PSYCHOSE

C'est de l'art brut. Comme l'annonce (traduite en français) d'un film turc (cf. mon exergue). C'est aussi peu lisible que celle du séminaire de l'AEFL pour 2009-2010, mais on en saisit malgré tout quelques bouts et c'est là l'essentiel. C'est loin, en tout cas, d'être le privilège du discours capitaliste. Faire endosser à tel ou tel discours la normativité psychotique est un mode de défense obligé. Diaboliser la

réalité du quotidien, son ombre portée, c'est en faire le blason de mainte phobie toujours prête à porter le malheur à la dignité d'un combat. C'est saint Georges contre le Dragon. Il prétend vaincre l'angoisse par la prise de risque.

A contrario, ce que mon approche de l'hystérie laisse de côté, dans ce texte, est son pendant, c'est-à-dire la clinique de l'obsession, en tant que champ et apanage du religieux. Discours qui prétend parvenir à séparer par un acte (le sacrement, notamment la porrection des mains que Freud a pratiqué un temps) la partie saine du Moi de celle que gagne subrepticement la *Sy*-chose. *Sy* comme **synarchie**. Il est clair qu'ici la théorie psychanalytique du renforcement du Moi s'inspire des recettes traditionnelles des Mages, et j'en découvre tous les jours dans les écrits psychanalytiques de nos jours, mais je m'abstiens d'émettre la moindre remarque à leur encontre, sous peine de me voir accusé d'impiété, ou pire.

Engagée sur cette pente : la pratique psychanalytique aujourd'hui, tout comme maintes autres techniques, et en dépit des dénégations de ses tenants, vise à une sorte de catharsis, de rinçage de l'âme, mais dont l'action devra être répétée, ritualisée. Ces actions, apéritives, sont sujettes à divers modes culturels. Ainsi, lorsqu'on a fait sa B.A. quotidienne, qu'on a rempli son bulletin du loto, qu'on a sniffé sa dose et qu'on a lustré son âme : on est, semble-t-il, fin prêt pour affronter le 'quotidien'.

Il est vrai que ce modèle, aux États-Unis, est devenu quasi caricatural, et l'on dit que dans ce pays plus de 90 % de billets de banque en circulation portent des traces de cocaïne. Ces pratiques rituelles, (et n'oublions pas que l'alcoolisme, jadis proverbial, est loin d'être éradiqué en France), destinées à exorciser les fantômes du quotidien, posent la question de ce que serait un acte inconditionné et donc libre. Pour autant qu'au fil des siècles on en ait rêvé. Questionnement qui risque d'être capté par ses implications philosophiques, nombreuses et insistantes, mais qui ne sont pas sans rapport avec les effets observables dans le champ de la psychose.

Ne pas se laisser absorber par l'abîme psychotique (catabase y incluse), s'écarter à tout prix du champ de son attraction, y succomber malgré tout pour y être anéanti, telle est la trajectoire dont témoignent maints récits, drames ou opéras. Chacun connaît, à moins d'avoir été immunisé par quelque catastrophe personnelle initiale, des cas de cet ordre, et même s'il ne s'en souvient pas il est attiré comme par un aimant par le *live-show* qui le met en scène. D'autant qu'il est des chemins de croix qui mènent à la résurrection (anabase) de l'intéressé, au prix d'un effort surhumain, et ça, ça plaît, car sa signification c'est la renaissance de l'espoir.

Ce genre d'exercice, où le cas du Président Schreber, présenté par Freud, reste paradigmatique, il y a lieu de le schématiser, c'est-à-dire d'en saisir la portée structurale.

Car : ne devient pas psychotique qui veut, au sens où la normalité dogmatique s'accommode depuis toujours de l'émergence de dissidents. Favoriser cette **dissidence** (hystérique?) a été un temps l'affaire de la psychanalyse.

Ceci est par définition aux antipodes de la psychanalyse de l'adaptation. Proposer comme but de la psychanalyse l'entrée dans une sphère de sexualité paisible est une sorte d'appât susceptible de favoriser la mise au pas de ceux que la 'normalité' avait longtemps incom-

modé. En termes de police du marketing ça s'appelle de la corruption. On vous offre le paradis sexuel sur terre à condition de vous approvisionner en condoms, godes et crèmes y afférentes exclusivement dans telle ou telle officine. Et gare aux infidèles.

De la normativité de la psychose, on ne parle que de ça dans les médias, mais aussi dans les conversations privées. Il s'agit de la violence sous toutes ses formes. La norme règne. Il faut être compétitif, arrogant, dominateur et décalé tous azimuts. Et tueur au besoin. Une façon de s'en défendre c'est de l'attraper, cette violence, par le petit bout.

Par exemple, je me fous de savoir combien de femmes succombent, chaque année que Dieu fait, aux blessures que leurs infligent leurs compagnons de route. Ce qui m'intéresse c'est le nombre de fourmis que j'écrase à chaque pas et de l'intérêt qu'il y aurait d'instaurer une taxe écrase-fourmis. Si je reste dans mon appartement ça crée un avoir, une dette-fourmi, que je pourrai revendre à ceux qui chaussent du 45 et plus. Etc., etc. Vous souriez. Vous osez sourire quand je vous parle. Dois-je en conclure que vous ne prenez guère ce que je dis? Et que faites-vous de mon droit à la différence? De mon droit de considérer cette fourmi comme mon prochain, car ainsi que les scientifiques l'ont prouvé, une fourmi 'ça en a' sous sa caboche.

Bon, à l'évidence, ce qui vient valider mon délire fourmilier c'est le discours de la science. Lacan en était parfaitement conscient (tient, tiens, aurait-il eu un inconscient?) La psychose est le fruit d'une conjecture scientifique. Avant Descartes, et donc avant le surgissement du sujet de la science, la manifestation d'un délire n'était qu'un symptôme nécessitant la réinitialisation du programme régissant les relations dans une communauté donnée, communauté dont était issu le délirant.

Son délire avait en quelque sorte une valeur d'orientation, qualifiée parfois de prophétique. Demain, pour expier vos turpitudes (pétainistes?) vous serez obligés de vous mettre aux rutabagas et aux topinambours parce que la science verte l'exigera. Non, mais !

J'ai déjà raconté quelque part l'histoire d'un gars qui voyait des insectes castrateurs en train de lui bouffer les couilles aux fins de sa transformation en femme. Donc, de temps en temps il soulevait le drap de son lit pour laisser les bestioles s'envoler. Bon. Le diagnostic ne fait pas de problème : il s'agit d'un délire zoomorphe.

Là où je suis obligé d'entrer dans son délire c'est lorsque je trouve, après-coup, dans une revue de vulgarisation scientifique un article fourmi-diable sur « les insectes castrateurs ». Devrais-je aller jusqu'à conférer à ces insectes la fonction d'incitation à procéder à un audit sur la nécessité d'une telle mutation dans la déclaration de sexe, en tant que programme universel motivé par la survie de l'espèce? Mais qui donc disait déjà que la transmission se monnaie au prix d'un changement de sexualité?

À ces considérations, dont la pertinence reste à démontrer, il y a lieu d'opposer le caractère assez monotone de mon délire entomologique, à l'échelle planétaire, ce qui plaiderait en faveur du peu de sociologie qu'il y aurait dans sa genèse.

J'ai rapporté ailleurs le cas d'un patient de Jung qui rêvait d'une énorme écrevisse, issue d'une lame du tarot, et la façon dont le psychanalyste suisse use de cette sorte de lame pour faire transition vers

une topologie plus subtile (du genre nœud de Whitehead). Notons que dans le cas général la symptomatologie psychotique reste discrète (n'est-ce pas ce qu'il serait exigible du masque de la normalité?). Toutefois il arrive qu'un raptus violent, au demeurant improbable, puisse « intervenir comme un éclair dans un ciel serein. » Donnant le sentiment d'une rupture subite des défenses du sujet. Ce qu'on traduit en disant qu'il a pété les plombs. Ce terme de 'défense' est utilisé par Lacan pour désigner : « (L14, 21.12.1966) ce qui préserve le 'je ne suis pas' ». En effet si je devenais autre que je ne suis, 'boulgre', par exemple, alors : *gare, gare*. En réalité ce qu'il s'agit d'inventorier c'est la valeur refuge qui se nomme Être.

Et comme « à quelque chose malheur est bon », la vox populi (sur Internet) ajoute que dans la psychose : « **le Moi prend le parti du Ça pour détruire la réalité du Surmoi** ». Ça fonctionnerait, en somme comme un syndrome de Stockholm. Sous la pression des pulsions violentes du 'ça' le 'Moi' viendrait à renoncer à ses idéaux et volerait au secours de l'Ange exterminateur. La chose (l'intrusion du Réel) se trouve ainsi positivée au sens où le sujet se trouverait émancipé de la férule de ses idéaux. Le mot d'ordre que l'on pourrait tirer de cette perspective serait : « Tous psychotiques, et que ça saute ! ». C'est pourtant ce que je dénonce comme visée adaptative. Il faut tout de même que la situation soit désespérée pour que l'on détruise le système immunitaire d'un sujet afin de lui greffer un autre Moi. Tel n'est pas le sens du potlatch, car après la crise clastique il s'agit de réinitialiser le processus social et le système de l'échange. Bref, avec le Réel il n'est point de modus vivendi concevable, à moins d'un abonnement du côté du dés-être. Désêtre veut dire « Je ne suis pas ». Et puisque : « Je ne suis pas », il s'en suit donc : « je pense ». Il est clair que les manifestations du Réel donnent à penser. Et comme « les dieux c'est du réel », on a fort à faire.



Voici donc un échantillon de 'ma' pençoire :

« Qu'en est-il de la clinique dans tout ça? Eh bien, avant de se lancer dans des constructions compliquées il y a lieu d'en passer d'abord par un repérage élémentaire, freudien ou lacanien, celui de la métonymie et de la métaphore. La vie comporte des moments fastes ou néfastes dont la répétition s'ouvre sur le symptôme. D'où :

Première version : Si je m'avise que je suis la perle de ma maison, que ma maison est la plus jolie de la ville et que ma ville est le centre du monde, j'ai tout loisir, ce matin, d'être narcissiquement satisfait, et content, content (avec la grimace qui va avec).

Seconde version : Inversement : (et peut-être même dans la foulée, pour peu que le chien - et non l'ours comme dans la pub - soit venu à point nommé, ce matin, me marcher sur le pied), eh bien inversement, les quelques miettes bien réelles que d'autres ont laissé la veille sur la table de la cuisine m'indisposent, au point que j'ai la conviction que toute la maison est entièrement polluée et mise sans dessus dessous.

J'engueule le premier venu, pour le rendre responsable du désordre voire de la pollution, que j'observe. Cette suite de faits participe d'une même logique : **la partie pour le tout**. L'individu que j'engueule ainsi que la miette bien réelle sur la table de la cuisine sont ainsi des objets métonymiques. Sur le plan transférentiel il est clair qu'être pris pour la métonymie d'un désir est une position plus qu'incommode. Avant de risquer un diagnostic qu'on pourrait épingler à mon cas, il est recommandé de s'enquérir de ce qui fait fonction de cause (autre qu'occasionnelle) dans cette réaction en chaîne, avec l'affect qu'el-

le véhicule. Cette seconde version serait-elle à situer comme relevant d'une structure subjective de type névrotique? Et puisque je me suis mis en scène pourquoi ne pas m'interroger sur le fait de savoir quelle mouche m'a piqué ce matin-là? Or, pour autant que je m'en souviens, moi, Groznij, je dois avouer qu'il ne s'agit point là d'un fait isolé mais qu'au contraire, ce sont des choses qui m'arrivent fréquemment. Je ne décolère pas. Ma vindicte se justifie à tout coup puisque je ne suis pas censé supporter qu'on me marche sur les pieds, d'une part, et que j'en ai marre qu'on me prenne pour la bonne, d'autre part. Or, et ça je le sens parfaitement, dès lors qu'on est pris dans une telle logique il y a peu d'espoir d'en sortir. Sauf à prendre des médicaments, et encore. Logique de l'adaptation bien entendu, mais jusqu'où? Mon fantasme de départ, ma vérité, ou mon axiome de base si vous préférez, mon affect ultime se construit par référence à un dol initial, qui ne cesse d'exiger réparation. De quoi peut-il s'agir dans mon cas? Il est vrai que ce qui m'a toujours mis *hors de moi* c'est la préférence manifeste de ma mère pour mon petit frère. Il y en avait que pour lui. Mon psychanalyste est en droit de penser que c'est la 'frérocité' qui me motive, mais il a tort, etc. etc. »

Ici je quitte la peau de Groznij pour reprendre ma place de narrateur ordinaire afin de remarquer qu'au point où en est notre enquête la question de la névrose reste ouverte, d'autant qu'il est fréquent que la rivalité fraternelle s'instaure en lieu et place de la rivalité oedipienne. Autant dire qu'il y a du père en l'air. C'est-à-dire de l'ordinal, puisque - dans l'exemple choisi - le premier-né (Groznij) revendique sa place de premier. N'avoir pas su tenir son rang, face au désir de l'Autre, ici la Mère, [« Rodrigue as-tu du cœur? »] équivaut pour lui, Groznij, d'avoir cédé sur son désir ; et cette fixation, cet arrêt, cette scansion, ce renoncement au désir de reconnaissance, sont vécus comme culpabilité et souvent transformés en tics obsessionnels. Pardieu : il faut réagir et pourtant il est urgent de surseoir.

Toutefois, d'autres *tu-il-es*, susceptibles de modifier notre appréhension des traits constitutifs de mon 'cas', peuvent surgir, pour peu qu'on veuille bien tenir compte de l'alternance d'exaltations et de dépression de l'humeur, qui me submergent. En tout cas au-dessus du *je-nous*, et qui s'inscriront peut-être demain, vas savoir, non plus sur une parabole propre au registre compulsif : pipi-caca-(i)rondelles mais sur les branches disjointes d'une hyperbole. Histoire de passer qualitativement dans un autre registre, dans une logique autre.



Qu'en est-il du registre de l'hystérie? C'est celui du couac, du cloque et du parler en langues. C'est le souci de dire la vérité tout le temps et en tout lieu. Comme Jung (selon Lacan). Sous tous les prétextes. Y compris celui de la science. Ça anticipe (en exagérant) sur ce qui va venir. Au pire : ça produit un déluge de paroles qui engendre ses effets. Jusqu'à ce que tout non-sens s'annule, que les feux de l'inquisition s'allument et que la *sychose* vienne à régner.

Ceci dit, les points de vue extrêmes que je vais produire à présent ne doivent pas nous distraire de cette donnée fondamentale à savoir que la psychose est l'expression de la normalité. La normalité en quête d'un Maître.

Ne dit-on pas que près de la moitié de la population (en France) présente des manifestations du type bipolaire, autrement dit, se situe entre espoir et déception, dans une alternance de phases maniaques et de phases mélancoliques?

Il est vrai que ces syndromes sont coextensifs avec ce qu'on appelle la névrose sociale. Écartons d'emblée ce que les classiques décrivent comme des états mixtes et intéressons-nous aux cas purs où

la transition d'une phase à l'autre intervient subitement, d'un seul coup.

Dans le cas du paranoïaque, un incident notable, un moment fécond dira Jacques Lacan, un instant de confusion des registres énonciatifs, vient généralement faciliter la transition brutale du sujet au-delà du langage, ou au-delà de l'Autre du miroir si l'on préfère. Cet au-delà est l'indicatif d'un changement de phase, et donc de position au sein d'une configuration donnée. Or, tout cela reste assez vague, alors que Lacan nous avait en quelque sorte arrosés d'indices.

Ainsi, l'insécurité qui préside fondamentalement à la conduite du psychotique, la labilité de sa position face au supposé désir de l'autre, s'amplifie chaque fois qu'il est au seuil d'un choix et donc de la stratégie qu'il y a lieu de mettre en œuvre. Or, un choix ne peut être éclairé que par un calcul, relatif aux probabilités, afin qu'il puisse s'avérer pertinent.

À propos de choix, voici une parenthèse qui mérite de susciter débat. Il semble que Lacan aurait parlé dans son dernier séminaire, « La topologie et le temps », à la date du 15.05.1979, du tau (\mathcal{T}) de Hilbert. Un certain Gérard Layole (formateur es management) l'aurait indiqué le 11-1-2005 et j'aimerais savoir ce qu'il en a dit. Il reste qu'à son avis la sténotypie du **séminaire sur le Temps**, confondrait 'taux' et 'tau'. Ainsi donc, on est en présence de deux versions du signifiant. Or, pour avoir de mon côté tenté de systématiser les occurrences du terme '**taux**' dans le *Séminaire*, je puis témoigner de ce que Lacan a toujours privilégié ce genre d'équivoque, histoire, dans ce cas précis, de ne pas avoir l'air d'imposer à quiconque le tau \mathcal{T} de Hilbert. Il avait bien vu que la logique ça faisait délirer ses analysants et la chose a touché son acmé à Deauville, au moment du colloque sur la passe. Bref, sous la forme : \mathcal{T} , ou t , **la lettre spécifie le signifiant**. Pour ma part, je ne sais toujours pas de quoi il retourne dans le cas du \mathcal{T} de Hilbert, vu l'embrouillamini qui règne sur Internet à ce sujet, mais il semble bien qu'il s'agisse d'une intégrale qui a rapport à la fois avec l'axiome de choix de Zermelo et le type de distribution de certaines séries mathématiques comportant la dimension du temps.

Reprenons : pour un psychotique, l'autre, le misérable prochain, n'existe que dans la mesure où il consent à le faire exister. Inversement il tient en son pouvoir de rayer l'autre de l'existence. Ainsi, au gré du Président Schreber, Fleischzig, son médecin honni, était réduit à l'état de pur élément, excommunié de tout ensemble, de toute *koiné*, de toute communauté valorisable en tant que telle, confiné au statut d'OVNI, ou d'âme morte en quête de corps en lequel elle pourrait renaître. L'ethnologie nous indique que dans certaines contrées chrétiennes on estime que l'âme du défunt erre pendant quarante jours avant de s'en aller chez elle, ce qui se trouve facilité par des cérémonies adéquates.

Chez nous, tel est également le statut qu'on donnait jadis à l'ouvrier, ainsi que le rappelle Badiou, qui prête à la Commune le fait d'avoir ouvert aux travailleurs le champ (le paradis?) du politique. En bon soixante-huitard, et au nom du précepte : "pas de flagorneries entre nous, camarade", Badiou évite le terme d'"ensemble" au profit de celui de "multiplicité".

Chez l'hystérique la problématique est toute inverse, puisqu'elle met l'accent sur le statut tégumentaire de l'ensemble, et sur le grou-

pe des permutations susceptibles de se produire en son sein.

L'ensemble peau est, en effet, la surface sur laquelle la lettre effleure comme la trace d'un tatouage effacé dès lors qu'elle est animée, telle une machine à produire des anagrammes, de permutations à l'infini. Le moi peau étant distribué-relayé sur d'autres ensembles vides qui - dans le corps hystérique - en appellent au signifiant. Mais, pour que les ensembles élémentaires dont nous sommes constitués puissent coexister, il leur faut un trait unaire, un principe d'ordre, une structure de corps.

D'où l'Autre en tant que métaphore de cette coexistence. L'Autre dont la porosité logique est sans cesse à tamponner.

D'où la question : face à un sujet psychotique, ai-je le choix de rester fidèle à mon quant-à-moi surmoïque kantien, ou vais-je glisser vers l'autre bord, pour prendre la position d'un proscrit, sur le modèle de mon balancement transférentiel *actu* entre le statut de narrateur et celui du témoin improbable et futur « repenté »? En tout cas, au moment de tourner la page, plus que jamais, 'Je' est un autre. Et pour quoi ne pas distinguer le « praticien » de « l'analyste », l'opératif tout nu, du psychanalyste spéculatif intégré à une filière universitaire?

De l'Un à l'autre s'opère un transfert, une délocalisation, une *Entstellung* aurait dit Freud, et Lacan en a connu quelques-uns, de Sainte Anne à la rue d'Ulm et de Normal-Sup à la Faculté de Droit, ce qui pose la question de savoir ce qui s'est perdu chemin faisant. Car il a fini par glisser dans le ketchup, puisque sur le point de quitter la scène il s'est cru obligé (ou l'a-t-on incité à le faire?) de nous adresser un 'Je vous aime' mémorable.

Donc transferts homéomorphes aux changements intervenus dans la vie d'un sujet. Dans celui du Président Schreber, il est clair que c'est sa promotion à un poste très élevé dans la magistrature, ensemble chimérique s'il en fut, poste dont il n'avait pas eu le temps de rêver, vu son jeune âge, c'est cette élévation, ce titillage de la *trigger zone* de son amour-propre qui est la cause, l'*ubris*, l'excès occasionnel, de la crise qui marque son entrée dans le délire.

Dans la première version (joviale et narcissique) que je viens de proposer ci-dessus, au titre d'une monstration de l'objet métonymique, ce qui se trouve occulté en quelque sorte (du fait précisément que c'est vécu sur le mode festif et fastueux), c'est le caractère océanique, voire monstrueux, de la prétention qui anime le personnage. Toutefois, tel le serpent, l'humain n'oublie jamais de parader de ses enveloppes passées. Dans la paranoïa cette prétention change d'échelle (ou de scalaire) et devient hyperbolique. Y aurait-il trois sortes de psychose selon que leur « enforme » respectif serait *ch x*, *sh x* et *th x*, à savoir cosinus, sinus et tangente hyperboliques?

Autrement dit : le **poignon** <> du fantasme (selon Jacques Lacan) s'enflerait au point d'éclater, se réduisant aux deux coquilles vides mentionnées ci-dessus.

Chez Schreber ce caractère monstrueux est quelque peu atténué puisque lui-même remarque que les voix qu'il entend s'expriment sur un mode certes persiflant mais contenu dans un registre confinant à l'euphémisme. De nos jours, surtout dans les médias, une telle retenue n'est plus de mise et ce qui est proposé sur les ondes va du glauque au monstrueux, en passant par le diversement diffamatoire, voire profanatoire.

Le monstre (entendez le Réel), en tant que chose (en place de « variable » dans une fonction) rétive à toute forme de contenant, est au menu du moindre conte destiné aux enfants, sans compter les scènes 'gore' et diversement 'gothiques-métal' dont se repaissent les adultes plantés devant leurs écrans. Bref, on brade l'épouvante et le *of-limits*.

Permettez-moi de réintégrer *one more time*, une ultime fois, la peau de Groznij :

« Dans ce statut nouveau rien ne me retient plus : je suis donc un monstre. Non seulement je ne laisse plus personne désormais me marcher sur les pieds, disputant chaque centimètre de l'espace de ma jouissance, mais, de surcroît, je n'ai plus aucun scrupule d'écraser autrui. Et puis je change de sexe comme je veux. Ayant eu une mère monstrueuse j'épouse un être monstrueusement intelligent, avec une différence d'âge monstrueuse entre nous, et pour lui faire payer sa bévue je prends 50 kg à ma première grossesse et autant à la seconde. Je suis monstrueuse et je fais chier monstrueusement tout mon entourage. Ça leur fait les pieds. (Etc. etc.) Quand je suis en représentation je me nomme Médée et je déguste mes *proles* à la croque au sel. »

Je regagne mes pénates pour vous apporter une triste nouvelle : des Groznij-Médée comme ça, il en existe aujourd'hui à la pelle. Soyons larges : un bon dixième parmi eux est en « vacance », c'est-à-dire à l'HP ou en prison, mais les autres sont à plain temps dans la nature et pas toujours sous les ponts. C'est marrant parce que les **lollards**, que je nommerais plutôt les obstinés de l'youpala, déjà au milieu du quatorzième siècle (anglo-saxon), profitaient de leurs avantages acquis pour critiquer sévèrement le clergé, souhaitant le voir renoncer à ses primes. Ainsi les lollards rêvaient de laïcité, et s'en prenaient volontiers au Pape, et peut-être même à l'État. Il leur en a cuit.

Et la génétique me diriez-vous? Elle fait ce qu'elle peut alors que les généticiens, eux, n'ont de cesse de multiplier les monstruosité. Ça, c'est leur clinamen, leur penchant, on peut compter sur eux. C'est des doux-dingues.

Pas comme mon Groznij qui, lui, appartient à la catégorie de ceux que Dostoïevski nommait : « Démons ».



Mais pourquoi, di-entre, fallait-il que je vous parle de ça? Était-ce inscrit sur ma géodésique? Ah, oui ! Et l'hystérique dans tout ça? Sauf catastrophe initiale, comme je l'ai déjà dit, tout va bien dans le meilleur des mondes pour l'hystérique qui ne vit que d'amour et d'eau fraîche. Dans l'après-coup de quelques expériences a priori anodines, voici que, tout comme Dora, elle réalise, enfin. Elle réalise que c'est pas du tout ça. Que l'amour c'est le ketchup dont on assaisonne la tambouille du quotidien. Ce ketchup colore toutes sortes d'objets substitués de l'aimé. Ça va du tout petit squelette d'oiseau qui trône sur votre table de nuit, à la photo qui traditionnellement dort dans votre portefeuille, en passant par toute une collection de futilités dont la valeur se mesure à la facilité avec laquelle on s'en débarrasse.

Je parle de coloration mais il y a lieu de prendre la saveur et l'odeur, sans omettre les qualités tactiles de l'objet fétiche, et donc de la vanité qui porte ainsi la trace de la formule perceptive singulière de tout un chacun. Pentacle dont se structure la *divanité* de l'affect.

Imaginons donc Dora parvenue à l'âge de sa plénitude et restée célibataire. Transposée dans notre époque je la nomme Lizzy. Lizzy s'est donnée à un dieu ; vu sa beauté c'était la moindre des choses.

Puis, elle s'est improvisé sa servante, en négligeant le fait que, par définition, les dieux sont du réel et donc inconstants. Voici la suite de son histoire, qui a motivé un temps une rupture avec sa propre famille :

« À trente-cinq ans j'ai tout réussi, se raconte Lizzy, du moins ce qui faisait partie des ambitions de mes parents, éducation, instruction, métier, c'était parfait. Or, je viens d'avorter. La grossesse m'a surprise, et l'autre [le dieu] n'a pas bronché. Un curetage puis un second, c'est épuisant. Je réalise que j'ai pourtant tout à fait l'âge pour le faire un enfant, mais je n'y pensais pas. Ce n'était pas au programme. »

Fonctionnaire de rang enviable, Lizzy a choisi de vivre en province et ce à la campagne. Elle a acquis une grosse ferme dans un hameau de moins de 50 habitants, où, elle s'organise une vie champêtre comme s'il s'agissait pour elle d'une survie.

Dans le pré adjacent à sa maison, après le boulot, elle a aménagé un jardinet, où elle cultive des légumes, dont elle se nourrit, notamment des petits pois délicieux à déguster tout crus, et j'imagine qu'elle fait des confitures et des réserves pour l'hiver comme jadis nos grands-mères. Il convient de se remémorer ici de l'imputation d'idéalisme potager (E.581) que Lacan brandit à l'encontre de Schreber.

Quand je parle de 'ferme', je dois préciser qu'il s'agit d'un lieu ouvert à toute heure, y compris en l'absence de Lizzy, ce qui de nos jours en France est, avouez-le, un défi, voire un luxe absolu.

Il est clair que cet enfant inattendu, météorique, que dis-je : divin, elle l'attendait, chaque nouvelle lune comme beaucoup d'autres, ne vous déplaît, en chantant la javanaise. J'en ai connu une qui, parvenue à ce même âge de trente-cinq ans, de guerre lasse de ne rien voir venir, a commencé une psychanalyse et là, top là, c'est dans le tiroir. Une grossesse c'est toujours une feinte de corps. Bref, l'enfant à venir ne devait manquer de rien, sauf que Lizzy ne le savait pas.

Elle réalise aussi, après-coup, qu'elle avait fait l'amour pour de vrai, et que ce n'était pas : que du baizouillage.

Et puis ce curetage (on voit d'ici le docteur déguisé en curé avec sa curette), il est à parier qu'elle l'a vécu à la fois comme un viol et comme un sacrement, puisqu'il venait en quelque sorte l'absoudre de l'absurdité de la vie. Elle vient d'entreprendre une analyse (ainsi que son propre père, semble-t-il), et il était temps. Faut-il envisager leur démarche dans l'optique d'un besoin de sécurisation? À défaut d'un nom du père, qui ! assure qui, de nos jours? Contre les grossesses « imprévues » et intrusives.

Encore un aparté en ce point. Lacan s'inquiète (E579) du cas que fait une mère de la parole du père et donc de son autorité, ainsi que « de la place qu'elle réserve au Nom-du-Père dans la promotion de la

loi ». Or, la formule de la métaphore paternelle $\frac{S}{S'} \cdot \frac{S'}{x} \rightarrow \left(\frac{1}{S}\right)$ (E557 :)

est déjà celle d'une loi de composition au sens mathématique, composition dont il nous a offert divers échantillons, et pour commencer au titre d'illustration de la fonction symbolique (E285) :

« premier temps, l'homme objective en deux nombres cardinaux deux collections qu'il a composées ; deuxième temps, il réalise avec ces nombres l'acte de les additionner ».

Ailleurs, il nous indique que la chaîne signifiante se présente comme composée d'une suite d'intervalles sur le modèle du (E289) :

« Entre l'homme et l'amour il y a la femme, entre l'homme et la femme il y a un monde, entre l'homme et le monde il y a un mur ».

Aujourd'hui l'autonomie réelle d'un individu ou d'un site se juge à sa capacité de concurrencer, en leur verticalité orgueilleuse, clochers et minarets, par l'érection de moulins à vent, en tant qu'incarnations de l'idéal d'un développement durable. Sorte de polichinelle ou d'Ange Gabriel ici-bas, et donc nouvel interface entre l'homme et le sacré. Je parie que Lizzy a déjà songé à installer sa propre girouette. Mine de rien je rappelle ainsi la dimension du Nom-du-Père, sans laquelle, nous dit Lacan, le discours psychanalytique ne serait que pur délire : « un délire de type schrébérien ». Il le dit mais où ça? Dans une série de textes publiés dans le numéro 1 de la revue *Scilicet* (déjà citée), textes contemporains du séminaire sur l'Acte psychanalytique. Pour être précis c'est dans celui intitulé : « La méprise du sujet supposé savoir », p. 39, où Lacan revient sur les circonstances qui, en 1963, l'ont conduit à mettre fin brutalement à son séminaire sur le Nom-du-Père, précisément. Il évoque comme cause prochaine de cet arrêt le « passage à l'acte » d'un de ses collègues, et je crois savoir qu'il s'agissait du suicide d'un de ses brillants analysants, ce qui a fait un certain bruit à l'époque.

Un mot relatif aux façons dont l'hystérique s'y prend pour effacer les complications de l'existence, et tout spécialement la fonction de la hâte... d'oublier qui l'anime, jusque et y compris son identité. Une de mes analysantes disait qu'elle était persuadée de ne pas avoir eu d'utérus alors qu'elle avait déjà enfanté à deux reprises. A la télé, récemment, une personne faisait état de l'oubli de son corps en son entier (dans lequel elle ne se reconnaissait pas, surtout lors de viols répétés dont elle a été l'objet par la soldatesque au cours de la dernière guerre), chose qui lui a été en quelque sorte suggérée, puisqu'aux femmes qui se plaignaient à leur curé des assauts trop fréquents de leurs maris la religion recommandait, il n'y a pas si longtemps de ça, de ne pas se formaliser, puisque ceci ne concernait que leur corps et non pas leur âme. En quelque sorte, chez l'hystérique, la division subjective (*l'Entzweiung* freudienne) est laïque et obligatoire. Notons que de temps à autre le corps prend sa revanche. L'oubli est ce que, jadis, les aliénistes préconisaient sous le nom de « pathoamnésie » dont l'instrument entre leurs mains était la sismothérapie. Il est des morceaux de vie que la mémoire range à la façon dont sont formées les boîtes de 'La Vache qui rit'. L'hystérique en analyse, aux prises avec ses trous de mémoire, s'empresse de les débarrasser, ces portions élémentaires, de leur emballage encombrant et c'est un peu ce qu'ont fait les axiomaticiens de la mathématique à une certaine époque, sous le prétexte d'une économie d'écriture et donc d'une réduction de parenthèses. C'est Russel et Whitehead qui, dans leur ouvrage monumental (et je suis là pour témoigner de sa présence sur les rayons de la bibliothèque de Lacan) ont procédé de la sorte, modulo la substitution aux dites parenthèses des séries de **points sans ligne**. Points formant des sortes de petits cubes du style de ceci : { ::, ::, : }, etc. Après-coup, l'hystérique se trouve dans l'obligation de faire avec le retour de ces points (de suture subjective).



Autant avouer que je viens de poser à grand traits, une nouvelle version de la **clinique du réel**, qui intervient à la suite d'un travail sur la terminologie logico-mathématique dont Lacan use ici ou là. Terminologie qui est de nature de modifier le sens de la lecture qu'on

fait traditionnellement de certaines pages de son enseignement. On n'est jamais quitte avec le significatif. Ainsi, il fut un temps où, pour dénoncer une alliance, un pacte, et afficher son mépris pour l'autre, on quittait la demeure de son hôte en secouant ses chaussures.

C'est peut-être pour s'éviter une telle déconvenue qu'au temps antérieur du théorème les hôtes en question prenaient le soin d'assassiner systématiquement ces représentants non-représentatifs au moment de leur départ. Aujourd'hui les Ambassadeurs de l'Apocalypse anticipent cette suite logique en se faisant sauter à la dynamite *sine die*. On appelle ça un attentat suicide. Le suicide altruiste de Kirilov dans *Démons* était autre et le même pourtant, présent dans toutes les mémoires.

En son temps, Lacan se contentait de laisser choir de ses bottes quelques petites lettres qu'il avait glanées ici ou là, et qui n'étaient pas perdues pour tout le monde, puisqu'il restait quelque espoir qu'il se trouverait quelqu'un de mandaté par sa trouvaille et susceptible de la conduire à bon port. C'est-à-dire de nous la péter à la gueule.

À propos d'indices psychotiques, notons que là où ils se réfractent le mieux c'est dans la logique, et notamment dans la logique modale. Le besoin de certitude que trahit le psychotique, à travers sa quête de preuves, en tant que sujet en procès (toujours « décalé »), se traduit par une façon de privilégier les formes assertives du discours par rapport à ce qui pourrait ne relever que du simple constat. Plus il s'imagine que l'autre, son adversaire, est malin, qu'il a tout compris, qu'il les a toutes, etc., etc., plus ça le rend bête, au point de prendre des moulins à parole pour des provocations de géants. La supériorité qu'il leur prête (ça, c'est son secret) est telle qu'il n'a d'autre ressource que de crier 'mort aux cons'. Façon magique de leur mettre le nez dans la m...

Le mode de transitivisme qui régit nos rapports « normaux », (et donc psychotiques) à l'autre nous conduit à appliquer, tout comme Schreber, la loi d'idempotence : $AA = A$ à tout bout de champ. Exemple :

« Que fait un psychanalyste : il psychanalyse. Le cendrier que je vois sur son bureau est certainement une *webcam* branchée sur le commissariat du coin. Qui lui-même est une annexe de Nice-Matin. Qui est au service de la mondialisation ».

À ce train-là on finit par englober le monde entier dans un délire. Or, même quand ce délire est à son étiage les indices persistent. La mondialisation est un effet de la normativité psychotique. C'est la logique du nivellement. Schreber ne procédait pas autrement envers son médecin Fleischzig, qu'il n'avait de cesse de rapetisser, voire à le réduire à rien. Là, la métonymie finit par in-exister dans le discours lorsqu'elle cesse d'incarner putativement la distance entre l'ensemble et l'élément. Elle fout le camp en même temps que la notion d'ensemble. L'exemple vient d'en haut puisque les mathématiciens distinguent entre l'ensemble (*Menge*) en tant que susceptible d'être pensé comme un seul objet (exemple : le corps) et les multiplicités (*Vielheiten*) axiomatiquement exemptées de la clause d'unicité.

Dans la logique actuelle de la normalité psychotique, dire comme Lacan : « Y-a d'l'Un », c'est une façon provocatrice de distinguer l'Un en question et donc commettre un péché de discrimination positive.

Du coup les thérapeutes sont réduits à la fonction d'Isis des bas-

fonds, dont la fonction est de ramasser les morceaux d'un Osiris improbable, désormais rangé parmi les chimères. Chimères, et donc constructions paradoxales dont on disait : « que celui même qui les avance n'entend pas, ne pourront pas être écrites en ces caractères » (Cité par Nicolas Bourbaki, in : *Éléments d'histoire des mathématiques*, H.M., 1969, Hermann édit. p. 16), les caractères en question étant ceux de « l'alphabet de la pensée humaine ». Ce que l'hystérique réintroduit c'est ce qui risquait de ne plus s'écrire, le corps chimérique ou idéal comme lieu d'inscription du signifiant.

En ceci elle est tributaire du stade du miroir, selon Lacan, en tant que fondateur de l'imaginaire du Moi. L'hystérique est là pour sauver l'Autre, autrement dit le registre imaginaire, et chaque fois que ce dernier est mis en défaut elle réagit par une crise de dépersonnalisation.

La difficulté surgit lorsqu'il s'agit pour elle de penser sa grossesse comme une application (au sens mathématique) d'elle-même sur elle-même. En effet, le fœtus ne saurait être intégré à son corps à moins d'être pris en tant qu'équipotent à l'ensemble des éléments qui la constituent elle, et pourtant il doit également excéder le résultat de cette application puisqu'il participe aussi de l'autre, le père putatif. Le rejet systématique d'un tel greffon exogène est donc biologiquement programmé à moins que Lizzy ne reconnaisse qu'en elle-même il y a déjà de l'autre et donc du S (\mathbb{A}). Là se situe la valse-hésitation de l'hystérique (son 'ravisement'), face à l'objet paradoxal, (tel que $x \neq x$). Pas apparemment impossible à franchir pour Lizzy, qui se solde sur le mode de l'expulsion réelle du « prole ». La probabilité d'une bascule subjective vers une forclusion de l'autre, et donc dans la psychose du post-partum, n'est pas négligeable dans son cas. Une telle bascule revient non seulement à l'évacuation du bébé avec le bain de signifiant excédentaire, mais aussi, bel et bien, de la mère elle-même. La question est de savoir à quel prix un accueil bienveillant du greffon serait logiquement tenable. Cette modalité nous est offerte sous forme mathématique par Godfried Frege, qui, dans ses *Grundlagen der Arithmetik*, (in H.M. p. 45 note*) adopte l'issue suivante :

« ayant défini $\Phi(a) = a + 1$, il [Frege] se place dans l'ensemble C de tous les cardinaux, et définit une relation : 'b est un ϕ successeur de a' comme signifiant que b appartient à l'intersection de tous les ensembles $X \subset C$, tels que $\Phi(a) \subset X$ et $\Phi(X) \subset X$. Enfin il définit un entier naturel comme un Φ successeur de 0. »

Ici $\Phi(a)$ est le fruit d'une loi de composition dans X, sur « l'enforme » de laquelle $\Phi(X)$ devient l'image de X dans X. Le nombre cardinal 'b' (comme bébé) se situe en place de successeur (au sens généalogique) du 'a' initial, modulo la métaphore qui fait équivaloir $\Phi(a)$ à $\Phi(X)$. Φ étant la marque, le trait unaire qui permet d'intégrer l'élément 'b' à l'ensemble X.

À ceci près qu'il hérite du coup du paradoxe du menteur, qui apportera ses propres contraintes.

Jadis les Fées venaient se pencher sur le berceau du nouveau-né et l'accueillir, afin de contrarier le charme du paradoxe. À ceci près que de nos jours, le 'chacun pour soi' aidant, les Fées se font rares. Lacan les évoque en l'occasion comme suit (E279) :

« Les symboles enveloppent, en effet la vie de l'homme d'un réseau si total qu'ils conjoignent avant qu'il vienne au monde ceux qui vont l'engendrer 'par os et par chair', qu'ils apportent à sa naissance avec les dons des astres, sinon avec les dons des fées, le dessin de sa destinée /.../. »

Où en étais-je? Ah oui, à la question : « à qui peut-on se fier? » En tant que ci-devant normalisé un multiple n'a confiance en personne. De surcroît il n'est responsable de rien. C'est toujours la faute à l'autre. Même quand le ciel lui tombe sur la tête il est sûr que quelqu'un doit le dédommager.

Descartes, celui par quoi tout cela est arrivé, s'abritait de l'idée que son 'je pense' serait garanti par un dieu non-trompeur. Or, c'est vraiment trop demander au réel, le réel quantique, par exemple, puisqu'il s'exerce à déjouer nos certitudes. Mais irait-il jusqu'à nous imposer 'nos' pensées?

Heidegger, qui était de connivence tacite avec Lacan sur plus d'un point, laissait entendre (dans : *Was heisst denken?* Séminaire de 1952) que quelque chose donne à penser mais à la fois fait obstacle à la pensée. Ce qu'il traduit en disant que l'homme n'a pas encore commencé à penser.

Je ne sais pas si le rapprochement de son propos a déjà été fait avec celui qu'on attribue à Averroès (décédé en 1198), soutenant déjà de son côté (au grand damne de saint Thomas d'Aquin) que l'homme ne pense pas. Mais qu'appelle-t-on penser? À ce propos Lacan nous a laissé sur une escarpolette, qui nous balance entre les €-pôles du « je ne pense pas » et du « je ne suis pas », et donc par-dessus la vallée où gît le cœur du problème. Question : que laisse-t-elle présager, une telle aliénation, (c'est le terme qu'il emploie), concernant la validité des actes de l'humain, et notamment de l'acte psychanalytique? Validité que les lollards contestaient déjà.

Au tableau noir, Lacan s'en tire avec une entourloupe qui consiste à composer des vecteurs dont la résultante serait la sacro-sainte sublimation. L'axiome de choix. Recette psychanalytique tout terrain, qui cache bien la nature des ingrédients de sa logique. Chose dont on ne saurait valablement discuter qu'entre quidams qui connaîtraient le maniement mathématique des quaternions et même celui du tau T de Hilbert. Condition hors laquelle on est condamné à imaginer ce qui se passerait dans une quatrième dimension. Dimension dans laquelle se situe pourtant l'affect. On se le fabrique (fabrique du cas) et, après-coup, puisqu'il s'autonomise, on aimerait l'apprivoiser faute de pouvoir lui tordre le cou. Tel un poulet. Poulet déplumé, comme il se doit, foi de Platon. Avez-vous déjà essayé?

Sinon, il vous faudra cheminer encore quelques plombs pour être vraiment révolutionnaires, que dis-je? Normativés : sychotiques. C'est peut-être déjà le cas. Alors, puisque tout est dit et que le Verbe s'est fait chair (de poule?), on ne voit pas pourquoi on irait s'exposer dans un cartel. D'autant que les positions théoriques de chacun ne peuvent plus y être masquées. Notamment à l'égard de l'héritage dit freudo-lacanien. Qui pourrait être résumé par l'écart entre la demande et le désir, écart que Lacan a magnifié, voire normé, en postulant l'orthogonalité de ces deux dimensions au sein du tore. Écart angulaire vectorialisé figurable par un 'i', à savoir la quantité $\sqrt{-1}$, que subsume le sujet écarté entre le signifiant de la demande et celui du désir. L'accent étant mis sur la demande de l'Autre, émanée de l'Autre, une question demeure : « Que me veut-il? » (*Che Vuoi?*) Où est son manque? Là s'introduit la divergence pratique entre psychanalystes, entre les tenants du $\forall x \Phi x$, à savoir ceux pour qui que tout un chacun est muni d'un appendice phallique castrable comme tel, et ceux qui

pensent que **pas-tout** x est castrable.

En effet, tout cet édifice freudo-lacanien devient nul et non avvenu dès lors qu'on postule que : « maman en a un gros comme le Ritz, la preuve : et elle me tape dessus avec (sur les nerfs) à tout bout de champ. Ce qu'elle demande c'est pas ce qu'elle n'a pas mais : encore ! Encore ! : et donc du m'aime ». Ça part d'une méconnaissance, du fait que l'hystérique se refuse d'avoir un désir satisfait. Chose impensable aujourd'hui sur le plan publicitaire.

Un séminaire c'est tout de même plus confortable. Ça le serait moins si on y enseignait des choses du genre : « Lacan est passé de l'analyse à la synthèse ». Ce serait un dire responsable. Surtout si l'on voulait bien se transposer sur le plan de l'algèbrisation. Analyser : c'est ce que fait Freud en partant du discours tenu sur le divan pour y repérer les éléments d'un processus primaire, ou d'une langue fondamentale. Mieux, il y distinguera l'incidence de certains signifiants répétés et fondateurs.

Jusqu'au rire du nourrisson déjà marqué par les tonalités de lalangue maternelle. Tonalité qui est « l'enforme » qui relie toutes ces étapes de l'analyse. Tonalité ou rythmique qui diffère pour chacun comme du tango à la rumba et de la rumba à la java. Algébriquement ce processus serait celui de la **dérivation**. Son envers, l'envers de la psychanalyse, étant l'**intégration**.

Partant d'un lot de miettes de discours, recueillis lors d'une passe, par exemple, le jury de passe doit être en mesure d'opérer une sorte d'intégration de ces constellations signifiantes ultimes en une structure qui conserverait la marque apportée par l'« **enforme de...** » Non sans que puisse être faite la part de l'indérivable de certaines fonctions, qui est à mettre au compte de l'inalanalysable. Car, ainsi qu'ironisait l'évêque Berkeley, la dérivabilité a longtemps été une question de foi.

Au chapitre de l'intégration, de la sommation de la surface subjective au titre de sa structure, la pratique mathématique s'applique à rechercher l'**enforme** de la fonction, à savoir sa parenté structurale avec une des formules trigonométriques disponibles où le 'i' tient le haut du pavé. D'où l'existence d'une douzaine d'astuces de l'intégration : « à connaître par cœur ». Qu'en est-il de la série des astuces 'a' que Lacan nous a léguées?



Un séminaire donc, doublé d'un cartel en quête d'une clinique du réel. Qu'est-ce qu'un cartel? Si la tresse temporaire de ses participants est bien formée, il constitue idéalement un cristal qui permet d'analyser le rayonnement de l'affect.

Affect réduit par le prisme du transfert (ou des transferts) en ses composantes, qui ne sont autres que celles de la formule perceptive du sujet et donc du pentacle nommé ci-dessus. Un cas clinique disséqué dans un cartel ainsi structuré a toutes les chances de livrer la clef de ce qui est occulté dans son pentacle. À savoir cette zone d'ombre (ou de manque) persistant dans un tableau clinique apparemment bien lisible, puisque baigné de la lumière diaphane de l'amour de transfert.

Mais si votre cartel est constitué d'un quatuor incestueux du style : « le délicieux copain de la copine rouquine de la sœur faribole de mon analysante ravissante », alors c'est sans issue.

Bref, le cartel lave plus blanc puisqu'il chasse le ketchup du

mensionge pour faire éclater la vérité, juste avant qu'elle ne soit de nouveau occultée par les filtres d'amour et l'opium de la connaissance herméneutique.

Qu'est-ce qu'une clinique du réel? C'est la clinique d'un Réel en forme de cartel. Espace tiré à quatre épingles en forme de plan projectif. Cartel, c'est-à-dire une cli-i-que d'ennemis jurés. Ou encore un 'cercle' où chacun joue « sa » partie, sans alliance ni compromis. C'est distribuer du S (\mathbb{A}) partout, ou encore mettre en panne toute tentative de systématisation. Au risque de voir se produire du « nouveau », voire de l'inespéré. Et bête la galère !

Évidemment le cartel a connu des contre-emplois. Ainsi, dans l'après-coup, la question demeure, à savoir : que pouvait-on attendre du travail d'un cartel formé de trois couples 'réguliers', ainsi que ceci avait été dûment officialisé en son temps? Sinon une inflexion à la fois christique, judaïque et haptonomique de la clinique psychanalytique. De même, il est des cartels rédactionnels de revues psychanalytiques perpétuelles mus exclusivement par le dur désir de durer.

Pourrait-on omettre (ainsi que je l'ai déjà noté ailleurs (*Qu'essuis-je?inédit*) le fait que :

« c'est la clinique qui dicte ce qu'il y a lieu de théoriser et non pas inversement. Et qu'on y dise un certain nombre de choses difficiles à caser dans un chaudron théorique préétabli fait partie de ce que la clinique du réel révèle à qui consent (*Scilicet*) à s'y plonger ».

Avez-vous déjà goûté la f_gourme d'Amb_vert? Il paraît que Lacan adorait ça. L'Ambert de la psychanalyse.